



Brian Wilson "Presents Smile"

WARNER MUSIC VISION

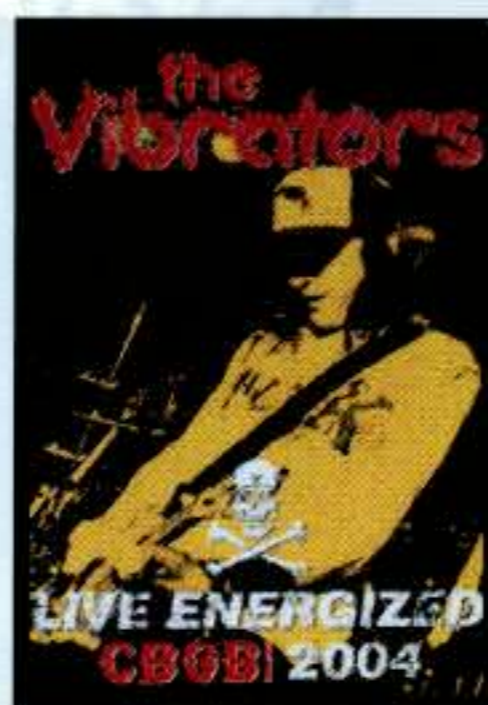
C'est l'histoire de l'échec d'une vie devenu conte de fées. Trente-sept ans après avoir été incapable de le terminer avec les Beach Boys, Brian Wilson, certainement stimulé par le groupe qui l'entoure sur scène aujourd'hui, a mis en 2004 la touche finale à "Smile", chef-d'œuvre avorté. Plus exactement, Wilson et ses musiciens ont tout réenregistré mais en respectant l'esprit originel des mythiques séances, prouesse rendue possible par l'orientation vintage de certaines techniques d'enregistrement actuelles. Comme le disque, improbable pièce montée pop dont l'élaboration faillit rendre fou son créateur à l'époque, le double DVD qui paraît ces jours-ci est un miracle. La première rondelle est consacrée à "Beautiful Dreamer", documentaire sur la genèse de cet album qui n'aurait jamais dû sortir. La seconde propose l'intégralité d'une performance filmée à Los Angeles l'an dernier (et non pas la première, donnée au Royal Festival Hall de Londres le 20 février 2004). Pour beaucoup, il ne faut jamais réveiller l'eau qui dort et "Smile", né de la rencontre spirituelle de Wilson et Van Dyke Parks, aurait dû rester un fantôme. Mais la musique des Beach Boys ayant apporté tant de bonheur à d'autres que lui, le vieux plagiste (qui n'a jamais su surfer) ne méritait-il pas cette apothéose ? Les quatre heures de programme sont d'une qualité exceptionnelle et les bonus sont à la hauteur. Parmi leurs meilleurs moments, on retiendra l'interview de Brian par Van Dyke et la réaction des VIP au sortir du concert de Londres. Parmi eux, les musiciens actuels de Paul McCartney, habitués à la nostalgie de haute volée, mais littéralement soufflés.



Eagles "Farewell 1 Tour - Live From Melbourne"

WARNER MUSIC VISION

Fourreau cartonné doré, lettrage en relief, double DVD, son DTS, 5.1 Surround ou PCM Stereo, écran 16/9, sous-titrage et 175 minutes de musique (22 titres enregistrés à Melbourne en 2004), les Eagles ont décidé de tirer leur révérence mais pas de faire les choses à moitié. Pas le genre de ces soudards qui ont commencé à sévir à l'aube des seventies (derrière Linda Ronstadt) avant de devenir un groupe majeur de la mythique décennie. Ambassadeurs d'un son californien (alors qu'ils étaient pratiquement tous originaires d'ailleurs) que, mieux que quiconque, ils ont contribué à populariser, les Eagles ont enquillé les tubes pendant une bonne quinzaine d'années (écoutant près de 20 millions d'exemplaires de leur célébrissime "Hotel California"), avant de passer à peu près autant de temps à se bouffer le bec. Il faut savoir que si les voix et instruments de Don Henley, Glen Frey, Joe Walsh et Timothy B Schmit (quatre membres à peu près originaux) s'harmonisent à la scène, il en va différemment à la ville où leurs caractères ont toujours frictionné grave. Miraculeusement le groupe s'est reformé à la fin du siècle dernier pour une série de concerts mémorables et a récemment entrepris une tournée d'adieu (?) histoire, certainement, de renflouer une bonne fois ses caisses. En 2005, l'excellence des Eagles, tricoteurs d'arrangements vocaux chiadés, entrelaceurs de guitares acoustiques et électriques, et mélodistes effrontés, a beau paraître tout à fait anachronique, elle rappelle, à l'instar de la récente reformation de Cream, que le rock a longtemps été affaire de travail bien fait. Scoop, il ne demanderait qu'à le redevenir.



The Vibrators "Live Energized - CBGB 2004"

MVD

Nos amis les punks. Qui aurait pu croire, en 1976, que trois décennies plus tard, on en serait à relater les exploits, récents et en 5.1 de surcroît, des Vibrators ? Les Vibrators : un nom super pour l'un des groupes les plus abhorrés de l'ère No Future (sic) par les journalistes (qui sont sourds, c'est bien connu) mais aussi par leurs congénères Sham 69, Buzzcocks, Adverts, Undertones ou Only Ones. Il faut savoir que peu avant de sauter en marche dans le train du punk (eux ont vraiment foulé les planches du 100 Club), Ian Knox Carnochan et ses acolytes portaient cheveux longs et reprenaient les Beatles, pas top destroy comme attitude. Quinze albums plus tard, adulés par les Exploited ou UK Subs qui, comme REM, n'ont pas hésité à reprendre leurs chansons, et suivis par des milliers de fans qu'on déverse en grappes compactes à leurs concerts, les Vibrators (deux membres originaux plus une pièce rapportée venue de Finlande) rigolent et continuent d'écumer. En 2004, comme avant, ils étaient sur la scène du CBGB, là où la nostalgie n'a pas d'autre odeur que celle de la sueur retenue par du cuir râpé. Long de 23 titres (dont six rappels) balancés en rafale, leur gig est un pur shot d'adrénaline même si Knox, sorte d'anti-Billy Idol, a aujourd'hui plus le look d'un routier en attente d'un nouveau joint de culasse dans un garage du New Jersey que celui d'un leader punk. Quoi qu'il en soit les refrains filent toujours autant qu'une roulette de dentiste lâchée entre deux tympans ("I Need A Slave", "Disco In Mosco", "Whip And Furs"). Et lorsqu'il consent à se remémorer ce qui mérite de l'être dans les suppléments, Knox raconte comme personne. Un vrai bon point.



The Stranglers "Live '78, SF"

MVD

Nos amis les punks, suite. Bien plus prise de tête, voilà les Stranglers. Tandis que Hugh Cornwell, chanteur original de formation de Chiddington, poursuit une carrière solo enviable grâce à son site Web et avec l'aide de quelques amis (parmi lesquels Tony Visconti, producteur de son récent "Beyond Elysian Fields"), Jean-Jacques Burnel (bassiste) et les autres, sous prétexte qu'ils ont le droit d'utiliser le nom, continuent l'aventure et viennent de publier l'album "Norfolk Coast", pas magique pour un rond mais pas non plus bouchonné. Un miracle pour un groupe de trente ans d'âge. Ce que propose MVD remonte aux origines du groupe, en 1978. Les Stranglers n'avaient alors que deux albums à leur actif, deux rubis art-punk produits par Martin Rushent, et déjà une belle réputation de sales cons intolérants, misogynes, racistes, etc. Ce bref DVD (sept titres, trente minutes de chaos crachées avec un son dégueu malgré le 5.1 annoncé) vaut pourtant l'argent : trois extraits de "Rattus Norvegicus" ("Get A Grip On Yourself", "London Lady", "Hanging Around") et quatre de "No More Heroes" ("Dead Ringer", "Dagenham Dave", "Bring On The Nubiles", "Burning Up Time"), filmés par une seule caméra à San Francisco, martèlent implacablement que le punk n'était décidément pas fait pour durer mais que son souvenir résiste à toutes les lobotomies. Ce que certains considéreront comme une bouille infâme est l'essence même d'une musique sans âge et assénée par des utopistes perpétuellement renouvelés. Et elle continue d'avancer, travestie, affublée d'atours dont la légitimité n'est contestée que par ceux qui reçoivent tous ses développements, qu'ils prennent pour des modes, en plein dans le fondement.